



LA RANÇON DES BAISERS

Des bonnes feuilles des *Féeries*, un volume de contes en vers par Jean Rameau qui vient de paraître—chez Ollendorff (Paris)—nous extrayons le poème suivant.

*L'amour, le seul ange des cieux
Que Dieu laisse errer sur la terre,
Inventa le baiser joyeux,
Dans l'île rose de Cythère ;
Puis, fier de son invention,
—Fierté d'ailleurs bien naturelle—
Demanda la permission
D'aller la montrer d'un coup d'aile,
Aux autres Anges ses amis.
Et, le bon Dieu l'ayant permis,
L'Amour s'envola dans la nue,
Monta, monta, monta longtemps,
Parmi les soleils éclatants
Qui souriaient à sa venue ;
Monta, monta, puis arriva
Devant les portes de lumière
Du Paradis, où Jéhovah,
Dieu des dieux, tenait cour plénière
D'anges, d'apôtres et de saints.
Au son des luths et des buccins,
Sous un dais de pourpre dorée,
Le blond Amour fit son entrée :
" Joie et salut à tous ! Je viens
De découvrir chez les terriens
Une caresse tendre, oh ! tendre !
Un geste si délicieux,
Que j'ai voulu sans plus attendre
En faire profiter les cieux.
D'ailleurs, tenez, voici la chose ! "
Et l'Amour, de sa bouche rose
Fleurant l'ambrosie et le miel,
Baisa quelques anges du ciel.
—Oh ! la bonne et douce caresse !
Encore ! dirent-ils, charmés.
Et leurs fronts se tendaient pâmes.
Et leurs ailes tremblaient d'irresse.
—Oh ! c'est trop bon ! Reste avec nous !
Reste au paradis où nous sommes !
Ne retourne plus chez les hommes,
Nous t'en supplions à genoux !
—Non pas, non pas, mes camarades !
Gardez pour d'autres vos tirades,
Leur dit l'Amour sans plus d'émoi !
Le ciel, entre nous, peu m'importe ;
La Terre a grand besoin de moi ;
Bonsoir ! Veuillez m'ouvrir la porte.
—Méchant ! tu ne sortiras plus !
Dirent les anges résolus
En lui faisant une barrière
D'ailes blanches, de bras rosés,
Nul autre n'aura tes baisers :
Nous t'enfermons ! arrière, arrière ! "
Vainement l'Amour essaya
De passer à travers les anges :
Il ne put. Il pleura, pria :
Jamais les célestes phalanges
Ne consentirent à s'ouvrir.
—Mon Dieu, venez me secourir !
Dit-il de sa voix éperdue.
A cette plainte, Jéhovah
Sur son trône d'or se leva.
Il chemina par l'étendue
Et, sous chaque pas qu'il faisait,
Une rose blanche éclosoit.
Il vit pleurer l'Amour candide.
Alors, il lui dit doucement—
Et chaque mot au firmament
Allumait un soleil splendide :
" Combien donnes-tu de baisers ?
—Cent ! répondit l'ange à voix basse.
—Combien de pleurs as-tu versés ?
—Cent aussi ! —Bien ! je te fais grâce.
Qu'on te délivre incontinent ! "
Et l'Amour s'enfuit rayonnant
Vers le beau pays de Cythère.
Depuis lors il est sur la terre
Et rient tour à tour nous griser
Sans que nul ange s'en alarme.
Mais tôt ou tard, chaque baiser
Doit se payer par une larme.*

JEAN RAMEAU.

NOS GRAVURES

DINER AU CHANTIER.—LAC MÉGANTIC

Le défrichement des forêts amène une vie, une animation toute particulière, en des régions où le sauvage seul glissant silencieux sous bois, avait pénétré. Cette grande ondulation des cimes des arbres, vous donnant, quand vous rêvez dans ces solitudes, au pied d'un géant de la forêt, l'illusion de l'éternel bruissement de la mer ; dès avant le lever du soleil, le chant successif des oiseaux, le coup de sifflet du roi, la modulation si douce de la grive, oh ! quel paradis, quel rêve de souveraine félicité ! Qu'il ferait bon vivre là, insouciant et calme, avec une compagne mêlant sa voix pure aux milles voix de la nature !

A mesure que la hache fait son œuvre de mort parce que c'est la vie, ces solitudes se peuplent d'êtres raisonnables : si du moins, ils avaient assez de raison pour ne pas chasser les habitants primitifs, jolis oiseaux, et leur réserver, chacun sur son lot, un bouquet de bois (ressource inappréciable pour le colon) ce serait vraiment, pour le colon nouveau, une sorte d'Eden !

Lorsqu'ils arrêtent leurs travaux, les ouvriers des chantiers, pour leur repas ou pour leur repos, jouissent de ce bonheur dans les bois ! Allez donc, braves gens, coloniser par là, plutôt que vous exposer à mille souffrances en émigrant aux Etats-Unis !

PARTIE DE PLAISIR AU LAC MÉGANTIC

Si la culture des terrains inexploités jusqu'ici dans notre magnifique province de Québec offre de grandes ressources, le bien-être assuré aux courageux colons qui veulent se donner la peine de travailler, quel vaste champ d'exploration, de parties de plaisir à l'air pur, vivifiant, ne présentent pas les sites admirables de cette même province, ses lacs petits et grands, ses rivières ou majestueuses comme l'Ottawa, la Gatineau, la Lièvre, et tant d'autres ; ou gracieuses et jolies, comme la plupart des affluents de leurs puissantes sœurs.

Quelles idées saines inspirent ces lieux enchanteurs, quel avantage ne retire-t-on pas de ces spectacles superbes où l'âme s'élève toujours plus haut, où l'on sent la vie pénétrer par tous les pores !—Avantages de l'esprit, avantages du corps.

Voyez, sur les bords de ce magnifique lac Mégantic ces familles réunies et dont le bonheur est visible !

Eh ! qu'avons-nous besoin de courir au loin, à la recherche des lieux pittoresques, quand nous les avons ici, près de nous, à notre portée ?—F. PICARD.

LES NOUVEAUX CARDINAUX

Le Saint Père a daigné élever à la pourpre cardinale, NN. SS. les archevêques : Labouré, de Rennes ; Coullié, de Lyon ; et Sourrieu, de Rouen.

Mgr Coullié est né à Paris en 1829, et fut nommé en 1893, archevêque de Lyon. On sait que le titulaire de cet archevêché, l'un des premiers si pas le premier de France, porte le titre, lui seul, de *Primat des Gaules*. Mgr Coullié avait succédé, en 1878, à Mgr Dupanloup, comme évêque d'Orléans.

Mgr Labouré naquit à Archiet-le-Petit, dans le Pas-de-Calais, en 1841. Il fut évêque du Mans (Sarthe), durant neuf ans, et promu ensuite à l'archevêché de Rennes en 1893.

Mgr Sourrieu, né à Aspet dans la Haute-Garonne, en 1825, fut nommé évêque en 1882 à Châlons, d'où il fut promu à l'archevêché de Rouen en 1894.

Ce sont trois prélats distingués par leur prudence et leur grande bonté.

Le Président de la République française leur remit, le 20 mai dernier, suivant l'usage de France, et en grande cérémonie, la *barrette* apportée pour eux par les Gardes-Nobles de Sa Sainteté.

MARIAGE PRINCIER AU MONTENEGRO

Le mariage du prince François-Joseph de Battenberg et de la princesse Anna de Montenegro, a eu lieu le 18 mai, à l'église métropolitaine de Cettigne, d'a-

près le rite orthodoxe, et à la légation d'Angleterre d'après le rite évangélique.

La princesse Anna, née le 8 janvier 1872, est la cinquième des neuf enfants du prince Nicolas. Le prince François-Joseph de Battenberg, né à Padoue, le 24 septembre 1861, avait pour frères le prince Alexandre, qui fut souverain de Bulgarie, et le prince Henri, gendre de la reine Victoria, mort sur la côte d'Afrique en 1896.

Peut-être le prince va-t-il être appelé, par les puissances, au poste de gouverneur de la Crète autonome.

L'ÉTÉ

Peut-on chanter le Printemps sans venir rendre hommage à la belle saison de l'Été ? oh non ! car l'Été réalise ce que le Printemps promet. Arrive fleur des champs, lis de la vallée, frais myosotis, humbles violettes, laissez pour un instant les lieux embaumés par votre présence, et, venez dans votre langage symbolique payer un juste tribut à votre sœur du Printemps. La petite fleur des champs s'incline ; voici son gracieux langage : Belle reine, au nom de mes compagnes, fleurettes comme moi, merci de ton chaud rayon de soleil, l'ombre protectrice de tes grands arbres, tes eaux limpides où se reflète le ciel, le lis d'eau mon frère, aine souvent à s'y mirer fier de sa blancheur immaculée. A ces paroles, les yeux bleus de la timide violette et du gentil myosotis s'entr'ouvrent, et remercient cette gracieuse messagère, en agitant leurs calices, d'où s'échappe le plus suave parfum, humbles tributs des fleurs à la nature.

Comment décrire un soir ou une nuit d'Été ! Un firmament parsemé d'étoiles, la lune, grande et majestueuse, illuminant la terre de sa douce clarté. Nos fleuves, nos rivières, ces grands miroirs de la nature, nous prêtant leurs ondes limpides pour nous y plonger ou pour nous bercer bien doucement sur leurs flots. La nature endormie, les oiseaux au nid se donnant la becquée, repliant soigneusement leurs ailes sur la couvée qui comptera demain un oisillon de plus, les fleurs refermant leurs corolles, n'attendant pour se réveiller que le baiser de l'aurore naissante. C'est l'heure mystérieuse, où les cœurs qui battent à l'unisson échangent de tendres propos, de doux serments. Bien souvent, par la pensée je me suis transportée à Venise la Belle, et là, sous le ciel unique de l'Italie, j'ai rêvé être en gondole savourant le doux *farniente* de l'Italienne. J'ai désiré aussi jouir du climat sans rival de Nice, où l'oranger fleurit, où le fruit savoureux du citronnier laisse tomber ses *pommes d'or* à nos pieds, où la grenade se détache seule de l'arbre, pour venir nous rafraîchir par son jus délicieux. Oh ! oui, l'Italienne peut bien sentir qu'elle a le cœur comme un brasier où le mot amour est écrit en caractères de flammes. Été, comme notre reine du Printemps, tu es plein de charmes et de désirs réalisés, la nature elle-même fait sa plus délicieuse toilette pour te fêter. Puisses-tu, Été embaumé, te réunir au Printemps éternel pour louer et bénir celui qui te fit si beau pour charmer l'œil de ses enfants. J'aime à répéter avec notre sympathique poète l'abbé Apollinaire Gingras :

L'Été, je l'aime encor : je l'aime quand, le soir,
Vers le ciel qui rayonne ou le ciel sombre et noir,
Montent ces mille voix des bois et de la plage
Qui remplissent les airs d'un solennel hommage.

Mme MARIE-LOUISE BERGERON.

L'AMOUR-PROPRE

L'amour-propre, bien placé, paraît à beaucoup de gens une chose admirable.

Mal placé, on ne sait pas ce qu'il serait.

Je remarque que tous ceux qui en ont se flattent toujours de l'avoir mis au bon endroit.

Je n'ai encore rencontré personne qui ait dit :

—J'ai si mal placé mon amour-propre que cela en devient embarrassant et désastreux.

M. DE VOGUÉ.